

Les maux du corps / le corps en mots : Sida, stratégies de résistance communautariste et éthique psychanalytique

Fabrice Bourlez*

English title: The ills of the body / the body in words: AIDS, communitarian resistance strategies and psychoanalytical ethics

Abstract: The aim of the article is to question the links between queer theory and psychoanalysis. It is an opportunity to rethink the ethics of psychoanalysis on the basis of criticisms that have emerged since the AIDS crisis from the so-called margins of sexuality. The analysis of various events of the year 1981 are at the basis of the questions developed in the text.

Keywords: AIDS; ethics; queer theories; unconscious.

81, année stratégique

Pour les recherches dans le domaine des sexualités, 1981 aura, à bien des égards, été une année cruciale. Au nombre des événements qui en auront scandé le cours, limitons-nous à en retenir quatre. Ils auront été déterminants quant à l'évolution des modes d'appréhension des rapports qui se nouent entre corps, sexualité et langage. D'abord, 1981 est l'année de la mort de Jacques Lacan : perte irremplaçable pour la psychanalyse¹. La même année, Michel Foucault parlait ouvertement de son homosexualité dans le magazine *Gay Pied*². Troisièmement, paraissait la revue *Nouvelles questions féministes*, en réponse à l'exclusion de Monique Wittig, suite à la publication de plusieurs articles où elle soulevait l'hétéronormativité de ses conseurs dans la revue *Questions féministes*³. Enfin, 1981 est aussi l'année où, pour la première fois dans la presse, on fait écho à une épidémie qui ravage les corps des homosexuels⁴. A l'époque, le sida n'a pas encore de nom mais com-

¹ Cfr. E. ROUDINESCO, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, Paris 1993.

² M. FOUCAULT, *De l'amitié comme mode de vie* [1981], in Id., *Dits et Écrits*, Gallimard Quarto, Paris 2001.

³ Le texte de Wittig *On ne naît pas femme* est d'abord paru dans le dernier numéro (8) de la revue «Questions féministes 1977-1980», Syllepse, Paris 2012, pp. 973-981. Dans l'avant dernier numéro (7) Wittig avait publié son texte sur *La pensée straight*. Il se terminait par sa formule cinglante «les lesbiennes ne sont pas des femmes» (pp. 830-837). Les deux articles seront repris dans M. WITTIG, *La Pensée straight*, Balland, Paris 2001.

⁴ Cfr. D. LESTRADE - G. PIALOUX, *Sida 2.0. Regards croisés sur 30 ans d'une épidémie*, Fleuve Noir, Paris 2012.

mence à faire parler de lui.

S'arrêter sur ces quatre événements est, bien entendu, un choix arbitraire : d'autres dates dans l'histoire de la psychanalyse, des homosexualités, du féminisme ou de l'épidémie pourraient être perçues comme bien plus fondamentales. Et, au regard de la grande Histoire, d'autres faits pourraient sembler bien plus marquants que la mort d'un psychanalyste, le *coming out* d'un philosophe, une dispute entre féministes et le début de la médiatisation d'une maladie. Toutefois, ces quatre éléments peuvent valoir comme des points cardinaux. Servons-en nous comme de repères pour comprendre comment, à la fin du XX^e siècle, les luttes idéologiques et militantes ainsi que les prises en charge des subjectivités et de leurs malaises ont changé de visage. Ces quatre événements constituent alors une boussole pour cartographier les corps et leurs discours pour pe/anser les géographies subjectives dans le champ des sexualités et des minorités.

En effet, la mort de Lacan pose la question de son héritage théorico-clinique et de sa réception. Comment la psychanalyse, en tant que démarche basée sur l'écoute de la parole dans son lien avec le sexuel, a-t-elle, depuis lors, pris place dans le débat public, notamment face à des questions jusqu'alors insoupçonnables en matière de sexualité ? Quel qu'ait été le génie de celui qui avait entièrement renouvelé l'approche de l'inconscient par son « Retour à Freud »⁵, il eût été difficile à Lacan d'anticiper les mutations entraînées par la crise du sida, les déconstructions post-féministes de l'hétéronormativité et les enjeux du *coming out*. Observer la psychanalyse depuis la mort de Lacan, c'est l'interroger sur ses prises de positions quant aux transformations sociétales. Or, depuis la disparition du psychanalyste de la Rue de Lille, nombre de déclarations, issues du monde psychanalytique et du milieu psy, en particulier au moment du PACS et du Mariage pour tous, ont laissé paraître un certain conservatisme moral de la part des garants de l'ordre symbolique⁶. D'emblée, les trois autres points cardinaux de notre boussole ont donc pour mérite de rappeler à la psychanalyse à quel point la découverte freudienne et sa reprise lacanienne se voulaient subversives.

Par ailleurs, la déclaration de Foucault, quant à elle, ne relève pas du vilain petit secret qu'il aurait mieux valu taire. Au contraire, elle comporte des enjeux épistémologiques et éthiques de taille. Dans son texte, Foucault explique qu'« Un mode de vie peut se partager entre des individus d'âge, de statut, d'activité sociale différents. Il peut donner lieu à des relations intenses qui ne ressemblent à aucune de celles qui sont institutionnalisées » et d'ajouter : « il me semble qu'un mode de vie peut donner lieu à une culture, et à une éthique. Être gay, c'est, je crois, non

⁵ Cfr. J. LACAN, *Fonction et champ de la parole et du langage* [1953], in ID., *Écrits*, Seuil, Paris 1966.

⁶ Sur le conservatisme moral de certains partisans de la psychanalyse cfr. entre autres, S. PROKHORIS, *Le Sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Aubier, Paris 2000; E. FASSIN, *L'Inversion de la question homosexuelle*, Éditions Amsterdam, Paris 2008; T. AYOUGH, *Psychanalyse et mauvais genre : la tentation de l'ontologie*, in G. LEDUC (dir.), *Masquereading : comment faire des études-genres avec de la littérature*, L'Harmattan, Paris 2014, pp. 89-102.

pas s'identifier aux traits psychologiques et aux masques visibles de l'homosexuel, mais chercher à définir et à développer un mode de vie »⁷. L'homosexualité est ici revendiquée comme un mode de vie capable d'ouvrir un horizon de possibles encore inédits. Si on a affaire à une culture propre aux homosexuels, Foucault insiste cependant pour que celle-ci continue toujours de s'inventer, soit toujours source de nouveautés dans les types de rencontres, de modalités de vie en commun... Le philosophe explique qu'un programme pour une telle culture « doit être vide. Il faut creuser pour montrer comment les choses ont été historiquement contingentes, pour telle ou telle raison intelligibles mais non nécessaires. Il faut faire apparaître l'intelligible sur le fond de vacuité et nier une nécessité, et penser que ce qui existe est loin de remplir tous les espaces possibles »⁸.

Cette interview de Foucault, croisée aux avancées du premier volume de l'*Histoire de la sexualité*⁹, pourrait être lue comme un point d'ancrage des innombrables travaux qui découleront de son enseignement dans l'archipel des *gay* et *lesbian studies* et, quelque temps plus tard, dans celui des *queer studies*. Le mode de vie homosexuel n'y est plus envisagé comme une réalité psychologique mais comme une sorte de laboratoire en mesure de déployer des questions éthiques, politiques et épistémologiques.

Ainsi, dans son *Épistémologie du placard*, Eve Kosofsky Sedgwick a donné leurs lettres de noblesse aux analyses foucaaldiennes sur l'(homo-)sexualité. Elle y démontre comment il existe toujours des silences qui relèvent de stratégies de pouvoir qui sous-tendent et traversent les discours. Selon elle, quand on est homosexuel, le., ne pas dire, se taire ou, à l'inverse, choisir de prendre la parole et assumer, ne relève pas seulement d'une résistance ou d'un courage personnel mais implique des enjeux de pouvoir qui questionnent le dicible lui-même. Qu'a-t-on le droit de formuler à un moment donné de l'histoire, dans tel contexte institutionnel, politique, juridique, social ? Sedgwick développe une épistémologie autour de ce trope langagier réservé aux homosexuel.le.s qui décident de révéler publiquement leur préférence. La sortie du placard éclaire le fonctionnement du langage lui-même.

En ce sens, au beau milieu de la crise du sida et résolument décidée à mener une réflexion anti-homophobe, la déception de Sedgwick à l'égard de la psychanalyse est cuisante : « La théorie psychanalytique, ne serait-ce que par sa luxuriance quasi astrologique de taxinomies croisées de zones physiques, stades de développement mécanismes de représentation et niveaux de conscience, semblait promettre d'introduire une certaine amplitude dans les débats concernant ce que sont les différences entre les gens, mais ne devint finalement, dans sa traversée par-delà bien des frontières institutionnelles, que la plus mince des disciplines métaphoriques, faisant briller d'élégantes entités opératoires telles que la mère, le père, le préœdipien, l'œdipe, l'autre ou l'Autre. Parallèlement à cela, dans les

⁷ M. FOUCAULT, *De l'amitié comme mode de vie*, cit., p. 986.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Cfr. M. FOUCAULT, *La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité*, vol. 1, Gallimard, Paris 1976.

confins institutionnels et moins théorisés du discours intra-psychanalytique, un programme éthique sévèrement normatif annihilant les différences s'était longtemps abrité à l'ombre des récits du développement des métaphores de la santé et de la pathologie »¹⁰. La psychanalyse et son travail sur la parole, riche de promesses au départ, se serait fourvoyée. Elle aurait défendu la santé psychique à travers une norme privilégiant la domination d'un modèle hétérosexuel aussi bien pour les soignant.e.s que les soigné.e.s. Alors que Freud mettait en garde ses premiers collègues, contre la *furor sanandi*¹¹, alors qu'il avait ruiné l'idéal d'un sujet maître et possesseur de sa demeure psychique¹², alors qu'il envisageait l'humain comme un pervers polymorphe¹³, l'évolution de sa discipline aurait, en fin de compte, abouti à superposer le mythe de la bonne santé et d'un Moi fort avec une pratique sexuelle précise : l'hétérosexualité.

L'exclusion et les textes de Monique Wittig soulèvent, de leur côté, des enjeux de la plus haute importance tant pour l'évolution de la pensée féministe que pour l'orientation des combats idéologiques en matière de sexualités. Ils les relancent, une fois encore, dans leur lien avec la psychanalyse. L'un des articles qui mit fin à sa collaboration avec la revue *Questions féministes* et qui donnera son titre à un recueil de textes particulièrement cinglant *La pensée straight* est une réponse directe au structuralisme de *La pensée sauvage* lévi-straussienne et à l'approche psychanalytique lacanienne. On y lit : « Notre refus de l'interprétation totalisante de la psychanalyse fait dire que nous négligeons la dimension symbolique. Ces discours parlent de nous et prétendent dire la vérité sur nous dans un champ a-politique comme si rien de ce qui signifie pouvait échapper au politique et comme s'il pouvait exister en ce qui nous concerne des signes politiquement insignifiants »¹⁴. Selon Wittig, la psychanalyse oppresse de deux manières. D'abord, elle confisque la parole de l'opprimé.e, elle lui ôte sa capacité de se dire elle/lui-même ; ensuite, elle met entre parenthèses l'oppression politique des minorités sous couvert de l'universalité des lois du langage en mesure de structurer la vie de tout un chacun. Or un tel langage reste celui de l'oppresseur, en mesure d'épingler comme autres ou différents tout ce qui ne se conforme pas à son propre modèle, à sa propre grammaire majoritaire. La logique à l'œuvre dans ce raisonnement influencera grand nombre des théoricien.ne.s issu.e.s du champs des minorités sexuelles.

Enfin, pour terminer le tour de notre cadran stratégique, ajoutons que, dès 1981, l'avenir de la psychanalyse, des déconstructions du genre et de la sexualité ainsi que celui du féminisme ont eu affaire avec la crise du sida. L'épidémie a radicalement modifié la prise en charge des corps, de leurs discours et de leurs

¹⁰ E.K. SEDGWICK, *Epistémologie du placard* [1990], Éditions Amsterdam, Paris 2008, p. 44.

¹¹ Cfr. S. FREUD, *Observation sur l'amour de transfert* [1915], in ID., *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris 1953, p. 130.

¹² Cfr. S. FREUD, *Une difficulté de la psychanalyse* [1917], in ID., *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris 1985, p. 186.

¹³ Cfr. S. FREUD, *Trois Essais sur la théorie sexuelle* [1905], Gallimard, Paris 1987.

¹⁴ M. WITTIG, *La Pensée straight*, cit., p. 69.

souffrances. Avec elle, s'est ouvert un champ de luttes sociales, sanitaires, politiques : une série de revendications, d'actions, de manifestations mais un très grand nombre d'œuvres, de textes et de théories directement en prise sur la douleur et directement formulés par les dites minorités ont vu le jour. Celles et ceux qui étaient touché.e.s par le fléau ont pris la parole et se sont ainsi réappropriés un rapport au savoir et à la réflexivité mettant à mal toute élucubration pathologisante. S'actualisait ainsi une pensée située et beaucoup moins hiérarchisante. Judith Butler, digne héritière de Michel Foucault et de Monique Wittig, mais aussi immense lectrice de Freud et de Lacan, déclare avoir écrit *Trouble dans le genre* [1990]¹⁵ non seulement à partir de ses connaissances de philosophe et d'universitaire mais à partir de celles et ceux qu'elle a croisé.e.s dans les milieux LGBTQ. « Ce livre est né d'une rencontre entre le monde académique et les mouvements sociaux auxquels j'ai participé [...] j'ai participé à de nombreuses réunions, mais aussi à des marches, j'ai fréquenté la vie nocturne des bars, et c'est ainsi que j'ai rencontré toutes sortes de gens et presque autant de genres »¹⁶. L'urgence et le succès avec lesquels ont été lus les textes des théories *queer*, dont *Trouble dans le genre* pourrait être considéré comme l'un des premiers manifestes, ne s'expliquent qu'en fonction de la violence de la crise traversée ainsi que du silence et de l'immobilisme qui l'ont trop souvent accompagnée dans les milieux *straight*.

Ce que le sida nous a enseigné en acte, en souffrance, en douleur, en séparation, en deuil, en morts, c'est que les histoires de nos corps n'étaient pas seulement au carrefour de la chair et du langage, de la nature et d'une culture toute symbolique, habités par la pulsion et structurés par des effets de signifiants, mais que ces corps étaient, de part en part, traversés d'enjeux de pouvoir tout à fait concrets. Ce que la crise du sida a rappelé, après les révolutions libertaires de Mai 68, c'était que certains corps valaient peut-être plus que d'autres, qu'une hiérarchie n'en finissait pas de s'établir entre des corps dignes de vivre, corps non homosexuels, non drogués, non malades et d'autres, condamnés à mourir en silence.

S'embrasser sur le ring ?

Dans quelles mesures les corps des minorités, depuis 1981, témoignent-ils d'une subjectivité prise dans les rets de normes, d'appareillages, de constructions, d'agencements, différents par rapport à ceux que l'on a pu connaître jusque-là ? La crise du sida, mais aussi ses rassemblements, ses résistances, ses foyers d'expressions de rage et de colère ont autorisé une autre visibilité des corps en général mais de ceux des minorités en particulier. Ce sont des corps qui luttent pour enfin trouver

¹⁵ Cfr. J. BUTLER, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [1990], La Découverte, Paris 2005.

¹⁶ *Ivi*, p. 39 (Introduction datée de 1999).

à s'exprimer avec leurs propres mots et exprimer leurs propres maux. Ces corps ont ouvert des pans de savoir jusque-là restés impensables. Dans quelle mesure ces corps, longtemps stigmatisés, dépossédés de leur propre parole, une fois qu'ils ont repris la charge de leurs énoncés *et* de leurs énonciations, peuvent-ils encore être entendus par l'appareillage conceptuel de la psychanalyse ? Les textes *queer* ont souvent formulé cette question. Car, à l'époque du sida, le silence, même celui de l'écoute flottante la plus bienveillante, avait des relents meurtriers¹⁷.

En retour, le positionnement de la psychanalyse a souvent été rigide vis-à-vis des approches issues des mouvements LGBTQ : comme s'il fallait se défendre du *queer*, constituer un bouclier psychanalytique contre les *queer*, sans cesse réexpliquer le non-fondé de leurs critiques plutôt que d'en prendre acte et revoir certaines attitudes et certaines dimensions de l'appareillage clinique. Pour le dire schématiquement, on aurait, d'un côté, selon les *queer*, une psychanalyse qui resterait centrée autour du phallus et de la loi du Père, et, de l'autre, selon les psychanalystes, des *queer* qui en resteraient à une approche imaginaire, normative et sociale de la sexualité et n'arriveraient pas à saisir l'inscription de la sexualité au champ d'un Autre symbolique, ce qui leur ferait rater le réel en jeu dans la pulsion.

Javier Saez, dans un livre introductif sur les rapports entre théorie queer et psychanalyse évoque le *queer* comme un "haut talon d'Achille" de la psychanalyse. Il décrit un point de rupture insurmontable entre les *queer* et la psychanalyse : « la théorie *queer* questionne les fondements de la psychanalyse, de sorte qu'une récupération du *queer* par la psychanalyse n'est pas possible, comme complément ou amélioration : on ne parle pas d'une même réalité »¹⁸. Plutôt que de faire consister cette opposition, comme sur un ring de boxe, on pourrait tout aussi bien insister sur l'instabilité et sur la porosité de ce (non-)rapport. De notre point de vue, dans le match qui oppose psychanalyse et théories *queer*, il ne peut y avoir que deux perdant.e.s ou deux gagnant.e.s. Dans ce cas, mieux vaudrait non pas penser les théories *queer* contre la psychanalyse, ou l'inverse, mais *tout contre* comme dans une étreinte.

Griefs et culture gay

D'un point de vue queer, quatre griefs fondamentaux peuvent être dégagés à l'endroit de la psychanalyse. En tant que clinicien, nous ne croyons pas que de tels griefs anti-psychanalytiques ratent leur cible. Au contraire, ils visent droit dans le mille. Quels sont-ils ? Le dispositif analytique, régi par « l'efficiencia profonde et universelle »¹⁹ de la loi de l'Œdipe, corroborerait à la fois l'homophobie et l'hété-

¹⁷ Pour un historique des travaux du champ psy consacrés à l'épidémie du sida, cfr. P. BONNY - M. GROLLIER, *Psychanalyse et sida en France : 1985-2015*. *Revue de la littérature et actualité clinique*, «Bulletin de psychologie», n. 544, IV (2016), pp. 317-327.

¹⁸ J. SAEZ, *Théorie queer et psychanalyse*, EPEL, Paris 2005, p. 136.

¹⁹ S. FREUD, *L'interprétation du rêve* [1905], Seuil, Paris 2010, p. 303.

ro-normativité à l'œuvre dans la société, ce qui l'empêcherait d'atteindre un au-delà de *La* différence des sexes. Œdipienne, homophobe, hétéro-normative, et accrochée à une représentation binaire de la sexualité, la psychanalyse raterait les sujets dont les identités, les pratiques, les gestes, les modes de relation, les amours et les corps ne se conforment plus aux attentes petites-bourgeoises de la Vienne du début du XX^e siècle²⁰.

A partir de la lecture des travaux de David Halperin, théoricien majeur des *queer* et des *gay studies*, nous souhaiterions montrer comment l'épidémie du sida, telle que cet auteur l'a théorisée, a permis la mise au point d'une critique de la méta-psychologie. Toutefois, cette remise en cause invalide moins le dispositif analytique qu'il ne contribue à en démontrer la nécessité, à pousser les praticien.ne.s à reformuler et à situer la spécificité de leur regard. La lecture de Halperin est bel et bien explicitement contre la psychanalyse. Il perçoit, lui aussi, la *praxis* comme trop vieille, incapable de tendre l'oreille vers les formes d'amitiés et de souffrances propres aux communautés LGBTQ. Nous voudrions cependant pousser ce rapport d'opposition jusque dans ses impasses les plus intimes, une fois encore, contre oui mais *tout contre*.

Halperin approche la subjectivité homosexuelle en-dehors de toute référence psychologique ou psychanalytique. Son travail aborde l'homosexualité en termes "culturels" afin de sortir des approches pathologisantes et dominantes du champ psy. « D'un point de vue théorique et méthodologique, la psychologie et la psychanalyse ont atteint un degré de développement tel qu'elles donnent l'impression trompeuse d'être véridiques et qu'on en vient à penser que les mots qu'elles emploient correspondent terme à terme avec les processus mentaux qu'elles cherchent à représenter »²¹. L'enjeu serait donc de réussir à penser la sexualité, en particulier depuis la crise du sida, de manière alternative sans la ramener à une composante psychologique. Ainsi le fait d'être homosexuel a des conséquences qui dépassent la seule sphère de l'intimité sexuelle²². Être gay comporte des modes de perceptions et d'existences spécifiques. En découle des formes de subjectivités différentes de la norme hétérosexuelle. L'homosexualité vaut alors comme une vaste culture en décalage capable de se réapproprier ces normes tantôt pour les rendre moins douloureuses, tantôt pour s'en moquer. Le projet de Halperin équivaut à se servir de la référence à l'hétérosexualité pour pouvoir mieux s'en passer.

En ce sens, l'épidémie du sida offre un angle d'attaque critique particulièrement révélateur. En effet, ce drame a été l'occasion pour un trop grand nombre de spécialistes de la santé mentale et pour les médias qui leur ont fait écho, de réaffirmer une

²⁰ Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à F. BOURLEZ, *Queer psychanalyse. Pour une clinique mineure*, Hermann, Paris 2018.

²¹ D. HALPERIN, *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité* [2007], Éditions Amsterdam, Paris 2010, p. 17.

²² David Halperin développe différents aspects de cette culture à l'aide, entre autres, d'analyses filmiques éblouissantes dans D. HALPERIN, *L'art d'être gay*, EPEL, Paris 2016.

série de préjugés quant à la spécificité de la psyché gay. Le travail de Halperin illustre bien les logiques de pouvoir que nous évoquions plus haut avec Sedgwick. La prise en charge de la maladie par les spécialistes de la psyché était l'occasion de réasseoir l'hétéronormativité ou l'hétérosexisme propre à une pensée psychanalytique ne voulant pas remettre en cause les tenants et les aboutissants de son approche.

Cela vaut tout particulièrement sur la question de la prise de risques et de la pratique du "bareback" au temps du sida. A travers une analyse fouillée de la littérature scientifique issue du champ psy américain, Halperin montre la tendance à ramener la prise de risques parmi les hommes ayant des rapports sexuels non protégés avec des hommes à des « déficiences psychologiques qui affecteraient la santé mentale des gays et les empêcheraient de fonctionner normalement »²³. Selon notre auteur, expliquer une pratique, plus ou moins diffuse, par une spécificité appartenant à la seule psyché des homosexuels confine, d'une part, à stigmatiser une frange de la population entière à partir d'une pratique sexuelle déterminée et, d'autre part, à garder à l'esprit comme seul modèle valable de santé psychique l'hétérosexualité. Halperin déplore le fait que, la plupart du temps, les médias aient considéré une prise de risque, elle-même minoritaire au sein de la minorité sexuelle étudiée, comme un symptôme révélateur d'une vérité subjective caractérisant le psychisme de tous les homosexuels. L'insondable puissance de la pulsion de mort serait ainsi figurée par cette pratique. Or dans ces conditions, les métaphores psy prennent bel et bien des allures d'armes de contrainte. Et le psychique se transforme en une camisole morale. Les minorités et les praticien.ne.s de l'inconscient dignes de ce nom se doivent de revendiquer des terminologies non stigmatisantes n'associant pas des comportements donnés et difficilement mesurables à des constantes psychiques ou diagnostiques qui vaudraient pour tous. Autrement dit, il faut prendre garde à ce que les concepts et les figures métaphoriques utilisées par la métapsychologie freudo-lacanienne ne trouvent à s'incarner de manière simpliste dans des réalités minoritaires ayant pour effet un redoublement de leur stigmatisation.

Halperin fait donc valoir des pistes pour un contre-discours à la pathologisation paternaliste de l'universalisme théorique psy. Il s'efforce de « penser le lien entre risque et sexualité chez les gays, en mettant au cœur de [l'] analyse la question de leur subjectivité »²⁴. En dépersonnalisant le rapport à la prise de risque, Halperin souhaitait mettre en avant une stratégie politique d'affirmation de soi en dehors de toute culpabilité. Cela revenait d'abord à situer les prises de risques éventuelles et les subjectivités gay dans un univers social plutôt qu'intime. S'appuyant sur un texte autobiographique du militant et théoricien gay Michael Warner²⁵, qui fait le récit d'une prise de risque avec un homme dont il ne connaissait pas le statut sérologique, Halperin évite soigneusement « de mettre l'accent sur le sujet humain pris dans son

²³ D. HALPERIN, *Que veulent les gays ?*, cit., p. 20.

²⁴ *Ivi*, p. 45.

²⁵ Le texte de Warner « *Unsafe* : pourquoi les gays prennent des risques sexuels » est reproduit dans le ouvrage d'Halperin. Cfr. *ivi*, pp. 149-163.

individualité, et renvoie au contraire aux conditions sociales et, en l'espèce, à la situation collective particulièrement difficile et même désespérée à laquelle les gays des grandes métropoles ont dû faire face aux Etats-Unis au début des années 1990 »²⁶.

Pratiques à risque et risques épistémologiques

Dans son texte, Warner cherchait à expliquer pourquoi certains hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes, au beau milieu de l'épidémie du sida, ne se protégeaient pas malgré les conséquences dramatiques que cela pouvait entraîner. Trois raisons, d'ordre identitaire ou culturel, pouvaient être dégagées des réflexions de Warner. D'abord, certains hommes choisissaient peut-être de ne pas mettre de préservatif pendant l'épidémie en raison d'une identification communautaire : par un élan d'appartenance à la même minorité marquée par l'horreur de la maladie, se protéger devenait un geste vain. En effet, être gay signifiait, tôt ou tard, rencontrer la maladie à coup sûr. Au regard de la fidélité au groupe, la protection devenait elle-même secondaire. Le raisonnement serait le suivant : « S'il est inéluctable qu'un certain nombre d'entre nous finissent par être contaminés, [...], comment pouvons-nous savoir à coup sûr où passera la ligne séparant ceux qui seront contaminés et ceux qui ne le seront pas, et de quel côté de la ligne nous nous trouverons »²⁷. Privilégier l'appartenance indéfectible au groupe présente l'avantage de voir la dangerosité du choix comme une conséquence non pas d'un mal être psychique explicable par les concepts métapsychologiques mais comme une affirmation, désespérée certes, mais néanmoins productive de liens, de croyances à un mode de vie collective parmi les membres d'une communauté vivant un calvaire. Le point de départ de la réflexion fait ainsi vaciller le privilège épistémologique *straight* pour partir de la réalité rencontrée par la communauté.

Par ailleurs, deuxième explication non psychologique des prises de risque, la contamination par le VIH ouvrait, *volens nolens*, à d'autres modes de vie qui venaient interroger en profondeur l'idéal hétéronormatif de la bonne santé. A l'époque, être contaminé par le virus signifiait continuer à vivre avec la certitude d'être un mourant. « La pratique érotique du risque » devenait alors une façon d'approcher cette communauté au mode de vie si radicale, qui n'était plus tenue de se sentir responsable de l'avenir « et dont l'existence s'inscrit dans les limites d'une vie prête à s'éteindre à tout moment »²⁸. A nouveau, bien qu'horriblement dangereuse, la prise de risque s'enracinerait moins dans une quelconque fragilité, découlant d'un arrêt dans le développement de la psyché homosexuelle, que dans une volonté paradoxale d'expérimenter de manière extrême la remise en cause de l'hétéronormativité qui caractérisait les modes de vie des sujets contaminés. Ici,

²⁶ *Ivi*, p. 53.

²⁷ *Ivi*, p. 52.

²⁸ *Ivi*, p. 53.

embrasser le risque de la mort n'était plus le signe d'une quelconque faiblesse mentale ou psychologique mais incarnait le refus viscéral de la domination du bon sens hétérosexiste. Prendre un risque minait outrageusement un autre risque : celui de se référer au privilège d'une société organisée sur la bonne santé reproductive de ses sujets ²⁹.

En troisième lieu, Warner, relu par Halperin, expliquait que si la maladie était intolérable, y survivre pouvait l'être tout autant : comment admettre ne pas avoir été frappé par l'injustice et continuer à vivre comme si de rien n'était ? Qui est celui qui survit à toutes celles et ceux qui l'ont aimé ? Autant se laisser contaminer plutôt que d'assumer la douleur de rester vivant face à tant de pertes. L'explication de cette conduite, pour le moins étrange aux yeux de celles et ceux qui n'étaient pas directement concerné.e.s, passait ainsi par l'appartenance communautaire et non plus par une responsabilité subjective. Halperin dépathologise donc la prise de risque en la rattachant à une sorte d'affirmation, sans doute funeste, de l'appartenance à un groupe stigmatisé par l'horreur de l'épidémie.

Plus précisément encore, la relecture du texte de Warner par Halperin polarise son attention sur la manière dont cette pratique de la sexualité à risque refuse l'idéal d'une sexualité épanouie où chaque sujet disposerait librement de son corps et de sa psyché au moment d'un rapport sexuel. Pendant les heures les plus sombres qu'ont pu vivre les homosexuels, un tel idéal où l'on ne pratiquerait pas de gestes inconsidérés mais où l'on s'épanouirait dans la rencontre avec l'autre apparaissait comme un mensonge intolérable. Le mythe de la sexualité heureuse, où les partenaires s'épanouissent béatement, opérait une réification du désir et des pratiques qui, en dernière instance, condamnaient les modes de sexualités qui s'éloignaient de l'idéal reproductif hétérocentré. A l'envers de la morale puritaine WHASP, et de ses appels à la responsabilisation et à la bien-pensance, il fallait faire l'effort d'admettre que « ce qui est excitant, c'est d'être obscène, désobéissant, impur, indigne : c'est de commettre des actes *moralement* déjà très risqués au regard des critères normatifs de ceux qui les accomplissent »³⁰.

Le sexe est-il toujours forcément le signe de l'estime de soi, du respect pour l'autre, et de l'épanouissement conscient de ce que nous sommes ? Ici, la tentation est grande, pour un psychanalyste, de faire appel à l'universel de la pulsion de mort tel qu'il a été formulé par Freud dans l'*Au-delà du principe du plaisir*³¹. Chaque être humain aurait à affronter en lui-même un sombre excès en mesure de mettre à mal tous les idéaux de sens et de sublimation, de contredire les plus hautes réalisations de l'esprit et d'induire les plus pénibles répétitions dans la vie de chaque sujet. « En théorie, une telle force serait à l'œuvre en chacun de nous, et non pas seulement chez les homosexuels, puisque la pulsion de mort freudienne est universelle. Mais

²⁹ Sur ce point, lire L. EDELMAN, *Merde au futur*, EPEL, Paris 2016, ainsi que l'œuvre de G. DUSTAN, *Œuvres*, tome I, préfaces et notes de Thomas Clerc, P.O.L, Paris 2013.

³⁰ D. HALPERIN, *Que veulent les gays ?*, cit., p. 64.

³¹ Cfr. S. FREUD, *Au-delà du principe de plaisir* [1920], Payot, Paris 2010.

seuls les gays voient leurs pratiques sexuelles faire couramment l'objet d'une attention scrupuleuse et même punitive ; eux seuls voient leur comportement sexuel, dans le contexte d'épidémie de VIH/sida, apporter la preuve du pouvoir destructeur de la pulsion de mort. Ce style de raisonnement psychanalytique confère à la pulsion de mort une application à la fois grossièrement littérale et spécifiquement homosexuelle »³².

Ethique psychanalytique : pour une géographie des désirs

Reste à souligner que la mise en perspective de la subjectivité gay, telle qu'elle est élaborée par Halperin, en rabattant les cartes du côté du mode vie plutôt que de la consistance psychique, ne permet pas d'envisager des formes d'aide par la parole qui pourraient faire face à la manière singulière dont chaque sujet appréhende le risque de la maladie, au cas par cas. Si la réinscription de la prise de risque dans la communauté prémunit contre toute explication à partir d'une vérité soi-disant établie dans le psychisme gay par une doctrine hétéronormative, si elle défait toute réification pathologisante du désir homosexuel, il ne faudrait pas, à l'inverse, que, sous couvert d'appartenance à une communauté, chaque sujet ne puisse répondre et constituer une explication radicalement subjective de ses actes. Autrement dit, si l'appartenance communautaire permet de formuler des réponses autres que celles proposées par la pensée *straight*, elle ne doit pas non plus venir amputer l'irréductibilité de chacun, l'extrême singularité qui le fait valoir comme différent, précieux parce que différent.

La psychanalyse, et toutes les cures conduites sous le signe de l'importance accordée à la parole, n'a d'autre but que de laisser advenir un dire irréductiblement singulier où chaque être humain sera en mesure de se nommer et de nommer son désir. Là où le discours communautaire insiste pour la reconnaissance de ses droits et des injustices à partir d'un même rejet de la différence, le discours analytique excentre à partir des différences. Il extrait hors des coordonnées politiques, sociales, familiales, ce que le sujet a d'incomparable. Il y a bel et bien un risque épistémologique à aborder les pratiques à risque d'un point de vue pathologisant ou universalisant mais il y aurait aussi gros à risquer en gommant le trait singulier qui fait de chaque vie un site incomparable à aucun autre. Même si elles donnent raison des fondements de la discrimination, qu'elle soit intériorisée ou éprouvée face au monde, même si elles relativisent les décalages par rapport à la norme, les explications de Halperin peinent à aider le sujet à faire avec sa propre difficulté d'être. Elles déstigmatisent et démoralisent – ce qui est tout à fait nécessaire. Mais elles laissent en friche la question propre à la pratique psychanalytique, soit : comment, en-deçà d'une (dé-)construction sociale, familiale, langagière chacun

³² D. HALPERIN, *Que veulent les gays ?*, cit., p. 74.

peut-il faire avec sa souffrance d'exister pour la transformer en désir ? Comment tirer un peu de joie de sa douleur ? Le schéma explicatif de l'homosexualité n'appartient certes plus à la psychanalyse³³. En revanche, la construction désirante de chaque sujet et les arcanes de son articulation restent un mystère qui dépend de l'élucubration et du bricolage que l'espace de la cure propose à tout un chacun.e. Notre appréhension de l'Autre n'est pas exempte d'un apprentissage social mais elle varie au cas par cas. Il s'agit d'en repérer la généalogie spécifique, d'en dresser la carte, séance après séance. La psychanalyse se présente alors comme un lieu unique pour accueillir les spécificités des corps affectés par une telle géographie sentimentale, affective, conceptuelle et langagière.

Fabrice Bourlez

fabrice.bourles@gmail.com

École Supérieure d'art et de design de Reims
et Sciences Po Paris

References

- AYOUCHE T., *Psychanalyse et mauvais genre : la tentation de l'ontologie*, in LEDUC G. (dir.), *Masque-reading: comment faire des études-genres avec de la littérature*, L'Harmattan, Paris 2014.
- BONNY P. - GROLLIER M., *Psychanalyse et sida en France : 1985-2015. Revue de la littérature et actualité clinique*, «Bulletin de psychologie», n. 544, IV (2016), pp. 317-327.
- BOURLEZ F., *Queer psychanalyse. Pour une clinique mineure*, Hermann, Paris 2018.
- BUTLER J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [1990], La Découverte, Paris 2005.
- DUSTAN G., *Œuvres*, tome I, préfaces et notes de Thomas Clerc, P.O.L, Paris 2013.
- EDELMAN L., *Merde au futur*, EPEL, Paris 2016.
- ÉRIBON D., *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris 1999.
- FASSIN E., *L'Inversion de la question homosexuelle*, Éditions Amsterdam, Paris 2008.
- FOUCAULT M., *La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité*, vol. 1, Gallimard, Paris 1976.
- FOUCAULT M., *De l'amitié comme mode de vie* [1981], in *Dits et Écrits*, Gallimard, Paris 2001.
- FREUD S., *Observation sur l'amour de transfert* [1915], in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris 1953.
- FREUD S., *Une difficulté de la psychanalyse* [1917], in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris 1985.
- FREUD S., *Trois Essais sur la théorie sexuelle* [1905], Gallimard, Paris 1987.
- FREUD S., *L'interprétation du rêve* [1905], Seuil, Paris 2010.
- FREUD S., *Au-delà du principe de plaisir* [1920], Payot, Paris 2010.

³³ Cfr. E. FASSIN, *L'Inversion de la question homosexuelle*, cit., et D. ÉRIBON, *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris 1999.

- HALPERIN D., *Que veulent les gays ? Essai sur le sexe, le risque et la subjectivité* [2007], Éditions Amsterdam, Paris 2010.
- HALPERIN D., *L'art d'être gay*, EPEL, Paris 2016.
- LACAN J., *Fonction et champ de la parole et du langage* [1953], in *Écrits*, Seuil, Paris 1966.
- LESTRADE D. - PIALOUX G., *Sida 2.0. Regards croisés sur 30 ans d'une épidémie*, Fleuve Noir, Paris 2012.
- PROKHORIS S., *Le Sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Aubier, Paris 2000.
- ROUDINESCO E., *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, Paris 1993.
- SAEZ J., *Théorie queer et psychanalyse*, EPEL, Paris 2005.
- SEDGWICK E.K., *Epistémologie du placard* [1990], Éditions Amsterdam, Paris 2008.
- WITTIG M., *La Pensée straight*, Balland, Paris 2001.
- WITTIG M., *On ne naît pas femme*, «Questions féministes 1977-1980», Syllepse, Paris 2012, pp. 973-981.

